

## **SouBis - Compte rendu de la réunion du 17 juin 2016**

David : Rafael Miranda nous arrive du Mexique pour parler de l'éducation populaire au Chiapas et ailleurs.

Rafael : C'est un projet dans le sud du Mexique qui s'appelle la Chaire inter-institutionnelle Cornelius Castoriadis. Nous travaillons avec des étudiants et des militants actifs dans le Sud. Nous nous servons des nouvelles technologies. Pourquoi vous en parler ? Notre projet s'inspire de l'expérience de SouB et de Castoriadis.

Il s'agit de développer l'autoformation, mais aussi de vulgariser des idées qui nous semblent importantes, notamment la question de la division entre dirigeants et exécutants. Nous cherchons à intégrer des personnes issues des mouvements sociaux. Nous avons travaillé avec des anciens de la lutte armée sortis de prison. Notre siège est à San Cristobal de las Casas, au Chiapas, mais nous travaillons avec des gens au Venezuela, en Argentine, au Costa Rica et en Uruguay.

Mes antécédents : j'ai connu SouB comme étudiant à Mexico, puis j'ai eu une bourse pour étudier en France. Castoriadis a été mon responsable de formation. J'ai donc travaillé sur les différences entre la notion d'autonomie chez Castoriadis et dans les courants italiens qui s'en réclament.

En Amérique latine, il y a une longue tradition politique qui nous éloigne des critiques du marxisme répandues en Europe. Notre but est d'introduire ce type de critique là-bas. La plupart des mouvements au Mexique sont influencés soit par le marxisme, soit par la théologie de la libération, soit par un étrange mélange des deux.

La Chaire a été créée en 2010 pour discuter des concepts les plus importants de la tradition SouB et de la tendance Johnson-Forest aux Etats-Unis. Sur le plan pratique, il n'y a aucun lien officiel avec les universités, nous travaillons en marge pour nous adresser plutôt aux militants politiques. La pensée postcoloniale est très répandue là-bas, ainsi que l'essentialisation de l'identité. Notre réflexion part de la tradition SouB sur la bureaucratisation. Nous pensons que la division dirigeants-exécutants est liée à ce phénomène.

Nous sommes arrivés au Chiapas en 2009, où nous avons organisé un séminaire sur Castoriadis. Quelqu'un qui était lié aux zapatistes nous a proposé de créer un espace pour parler du concept d'autonomie. Nous avons donc attiré des zapatistes, les gens d'Oaxaca qui ont instauré un pouvoir municipal autonome dans le Municipio Autónomo de San Juan Copala, les femmes organisées en coopérative d'artisans du textile Kinal Anzetic, les anarcho-punks de Guadalajara, entre autres.

J'insiste sur l'intériorisation de la norme soulignée par Castoriadis et son importance politique. Il y a souvent une occultation de la dimension imaginaire qui fait tomber dans une sorte de théologie rationaliste.

La formation par la communauté politique, la paideia, est la base de notre travail au Chiapas, qui porte sur le projet d'autonomie aujourd'hui. L'université publique UAM X nous a laissé un espace pour créer un atelier, le Taller de Investigación e Intervención Institucional.

Nous animons aussi un séminaire sur l'altérité selon Castoriadis (Sociedad instituyente y clinicat de la alteridad. Un acercamiento a la obra institucional de Cornelius Castoriadis), où nous avons également examiné les idées de Deleuze, Aulagnier, Eduardo Colombo entre autres. Nous nous sommes penchés sur des expériences faites ailleurs qu'au Mexique, comme

les occupations d'usines en Argentine, les communes urbaines de Rome, les espaces autogérés en Uruguay.

En novembre prochain nous organisons la deuxième rencontre internationale de la CICC à San Luis Potosí, il s'agira de: « Le sujet, la norme et la politique à cent ans de la constituante mexicaine » ([CICC Encuentro 2016.difu.pdf](#) [CartelCornelius.jpg](#)). Pour tous ces séminaires, nous faisons un travail préparatoire dans le cadre de la Chaire. Les personnes qui participent aux débats pendant la rencontre sont les mêmes que celles qui ont pris part aux préparatifs. Nous pratiquons une éducation populaire de type libertaire. Avec les nouvelles technologies, nous avons les moyens de faire participer des gens d'autres pays.

Pour finir, il y aura cinq tables rondes : la source grecque et le projet de la société autonome; psy et politique; création culturelle et science moderne; écologie et question des limites; migration, frontières et enfermement.

Nous avons créé depuis quatre ans un guide d'autoformation, 58 séances de séminaires avec des gens des mouvements sociaux, et aussi des séances sur les tercets de Castoriadis et sur l'expérience de SouB, en ligne (Guía de autoformación <http://www.agorainternational.org/cicc.pdf>).

J'ai l'espoir que ce projet a un lien organique avec la tradition dont vous faites partie.

\*\*\*

Ida : Quelle personne du milieu zapatiste vous a approchés ?

Rafael: La personne qui participe à notre séminaire, Dolores Camacho - elle est liée au zapatisme par son travail académique mais aussi par sa pratique politique, et a proposé de faire un espace au Chiapas pour discuter ce que Castoriadis comprenait par "autonomie" et de quelle façon son avis a à voir avec la pratique des mouvements sociaux localement. C'est elle qui a formulé la demande, mais elle n'est pas la seule. Dolores est coauteur, avec Jorge Alonso, lui aussi très proche des zapatistes, et moi-même, du livre Tarántula. Institución y hacer pensante por la autonomía. Castoriadis en la trama latinoamericana entre academia y política. Il y a aussi une collègue et amie, Mercedes Olivera, très liée aux luttes des femmes zapatistes, qui m'a invité au Chiapas à tenir le séminaire à l'origine de cette expérience de la Chaire. Nous avons toujours été très contents de ces contacts.

Nicole : « Nous », c'est qui précisément? Ca représente combien de monde ?

Rafael : Les institutions qui convoquent la Chaire, dont Dolores Camacho de l'UNAM et Roberto Manero de la UAM X (les universités mexicaines ont des problèmes d'argent : elles veulent bien mettre leur nom, mais n'offrent pas de financement); un collègue du Colegio de San Luís Javier Maisterrena a beaucoup aidé aussi; et puis les gens qui assistent régulièrement à nos séminaires - nous avons un noyau d'une trentaine des personnes qui participent de façon régulière, mais sur les cinq années d'exercice les usagers de nos services sont au nombre d'environ 700. Nous faisons un travail avec les femmes en prison aussi, à travers une des participantes à nos séminaires, ma collègue et amie Patricia Aracil.

Nous avons un groupe assez important à Caracas, avec Miguel Aponte et Maria Eugenia Cisneros (en raison de la situation désastreuse au Venezuela, nous allons fournir à Maria Eugenia une sorte de bourse pour qu'elle puisse venir physiquement en novembre et nous parler de comment on peut se servir de Castoriadis pour comprendre et agir face à la réalité vénézuélienne).

Catherine : Ce sont donc des gens de niveaux d'études très différents. Qu'est-ce que vous représentez pour eux ?

Rafael : Je n'ai pas un parcours très académique, j'ai aussi une activité militante. Nous essayons de garder le contact avec des milieux divers. Nous avons affaire des fois à des personnes qui maîtrisent mal l'espagnol. Quand on aborde des questions théoriques compliquées, nous donnons aussi des orientations bibliographiques, par Internet. Il y a des gens qui se sont approprié les contenus depuis longtemps (comme Claudio Albertani, avec qui nous avons travaillé la question de la gestion autonome des espaces urbains). Mais nous avons aussi des étudiants de licence ainsi que des militants dont la langue maternelle est de la famille linguistique maya.

Christian : Où en est le mouvement zapatiste aujourd'hui ?

Rafael : Les zapatistes sont toujours très fiers de parler à la première personne, donc quand j'en parle je suis prudent. Ceux qui sont venus dans nos espaces en provenance des communautés zapatistes donnent comme contenu à l'autonomie une dimension de territoire, l'idée d'indépendance par rapport aux institutions de l'Etat. Tout ce qui concerne les peuples indigènes au Mexique est influencé par le marxisme et la théologie de la libération et ses dérivations. Nous pensons que l'histoire de l'autonomie n'est pas seulement une question objective, c'est aussi une conception du monde, une valeur; donc nous avons eu de grands débats avec les zapatistes, qui revendiquent leur catholicisme. Les gens de Las Abejas (Les Abeilles) à Acteal – lieu d'un massacre de 45 personnes – ont, pendant la session du séminaire dont ils étaient responsables, fait constamment référence à la ruche, et un participant venu du Brésil du Mouvement des sans-terre a posé la question : qui est donc la reine de votre ruche ? La réponse : Jésus-Christ. Dans la région de Los Altos de Chiapas, les zapatistes ont créé des communautés, où certaines personnes ont plus de pouvoir que d'autres, où la question du rôle des femmes se pose. Mais je vois une évolution. Il y a beaucoup de jeunes de cette provenance qui entrent en contact avec la Chaire, et les questions qu'ils se posent sont diverses.

Eduardo : Nous avons commencé un débat avec Claudio Albertani, qui a été publié dans Réfractations, notamment sur la distinction entre autonomie et indépendance.

Rafael : Un autre aspect me paraît important : penser la revendication des peuples indigènes autour de l'identité, qui crée un lien d'attache mais aussi un rapport particulier, et parfois mythique, avec l'institution d'origine. Or, l'"identité" souvent défendue a à voir avec la colonisation : les costumes, par exemple, ont été imposés pour différencier les populations. Il y a un important débat sur ces questions. Ce sur quoi j'ai travaillé a plus à voir avec l'altérité qu'avec l'identité.

Christian : L'idée d'un imaginaire alimentant la reconstruction de l'identité.

Rafael : Ce n'est pas un processus qui a eu lieu de façon explicite. Les leaders des communautés ont interprété la tradition, mais pas explicitement. Or, la question de l'explicitation est importante dans la pensée castoriadienne.

Eduardo : On avait beaucoup discuté avec Liber Forti, car quand le gouvernement de gauche de Bolivie [???] a..., ce qui est apparu, c'est que la formation des communautés indiennes

était une façon de participer. Mais on s'est aperçu que les délégués avaient une fonction dans la hiérarchie interne des tribus. Dans des sociétés par définition hétéronomes...

Rafael : C'est ça, le débat : comment aborder les choses à partir des réalités de ces peuples-là. Il y a tout le débat Mauss-Castoriadis, où Castoriadis a insisté sur la nécessité de relativiser le relativisme. Dans mes discussions avec mes amis tzeltales et tzotziles, je suis peut-être en train d'imposer un point de vue occidental, mais j'assume que chacun parle à partir d'un point de vue. La paideia, c'est avoir une culture qui permet de vivre avec la contradiction.

David : Pour préciser: le pouvoir colonial imposait telle couleur à tel village - c'est comme avoir un permis de travail qui assigne à un lieu. Donc commencer à revendiquer cette identité, c'est problématique. Il s'agit d'une espèce d'ingénierie sociale mise en place par le colonisateur pour avoir un contrôle sur les populations.

Amerigo : J'ai observé ce même phénomène au Mozambique. L'identité imaginaire qui n'est pas d'origine, qui est une construction coloniale, mais qu'on retourne contre le colonialisme. Je m'intéresse au magonisme comme une forme d'identité. Zapata était dans une optique territorialisée de l'identité, mais l'approche de Magon était internationaliste. ?? est d'un communisme primitif également imaginaire mais qui a une réalité conceptuelle.

Rafael : C'est un débat que j'ai eu aussi avec Claudio Albertani. J'ai travaillé sur les archives d'Abad de Santillan à l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam sur la figure du fourériste d'origine grecque Plotino Rhodakanati, qui a introduit les idées libertaires au Mexique à la fin du XIXe, soit bien avant la création du Partido Liberal Mexicano des frères Flores Magon. Mon hypothèse est qu'il y a eu une grande diffusion des idées libertaires avant la révolution mexicaine, grâce justement au travail fait par Rhodakanati dans l'école fourériste La Social à Chalco, auquel avait participé Julio Chavez, leader des mouvements sociaux à l'époque - un Indien nahuatl tué sur ordre de Benito Juarez (lui aussi Indien zapotèque), président du Mexique et architecte de la sécularisation du pays. Cette diffusion a eu un impact définitif, bien que le développement ultérieur du mouvement révolutionnaire ait pris un autre chemin (voir “¡Tierra...y libertad! Socialismo libertario: Amor secreto y desengaño del zapatismo histórico” par Rafael Miranda Redondo, dans *Autonomía y autogestión*, sous la direction de Javier Encina, Ma. Ángeles Ávila et alii, Colectivo de ilusionistas sociales, Andalousie, Espagne, 2014).

Eduardo : Il y avait une section de l'Internationale bakouninienne (1877-1979) au congrès de ??.

Rafael : Dans mon article « De Atenas a Chalco, sin pasar por la Tcheka » (<http://www.fundanin.org/miranda4.htm>), j'ai écrit que c'est Rhodakanati qui a amené les idées libertaires au Mexique “sans passer par la Tcheka”.

Larry : Tu as passé du temps en France, en Italie... donc tu as un regard sur ce qui se passe ici. Quel effet ça te fait de voir la société européenne, ce que les gens font en Europe de ces idées qui ont traversé l'Atlantique ?

Rafael : Je viens d'une tradition qui me lie à l'Europe : je viens d'une famille de réfugiés libertaires au Mexique. Quand je travaillais avec Castoriadis, j'étais sur un projet d'analyse des nouveaux mouvements sociaux dans le contexte de l'autonomie ouvrière en Italie. A Milan, j'étais proche d'un centre autogéré. Quand j'ai abandonné mon projet de thèse avec Castoriadis, c'était quand je suis entré en contact avec le destin des centres sociaux abordés par le léninisme de l'autonomie italienne comme expérience d'autogestion. Il y a eu des expériences d'autonomie très intéressantes en Italie qui ont été sacrifiées à la lutte armée et la confrontation de rue avec la police. Je me suis intéressé aux mouvements sociaux en Europe, féminisme inclus, à partir du situationnisme et de Mai 68. Je crois qu'il y a énormément de choses venues de ces mouvements qui ont été intégrées dans les sociétés européennes. J'étais aussi assez proche des expériences d'occupation à Berlin et à Amsterdam. C'étaient des mouvements assez politisés, avec un projet assez solide. Ma dernière approche, trente ans après, avec ces expériences qui ont beaucoup changé, qui sont très souvent devenues des auberges pour migrants, c'était dans le

cadre de notre séminaire El proyecto de autonomía hoy au Chiapas, avec le projet « Les communes urbaines de Rome », lié encore à l'"aire de l'autonomie" et aussi, même si c'est un autre profil, plus inspiré de l'anarchisme, avec Laurentinokkupato. Dans ce débat aujourd'hui, je crois que c'est vrai, ce que Castoriadis a dit : "Ce n'est pas ce qui est, mais ce qui pourrait et devrait être, qui a besoin de nous". Par contraste je partage aussi son idée de montée de l'insignifiance, de l'abandon de tout projet pour tomber dans la consommation... Dans cet espace milanais des années 70, on croit à la possibilité d'avoir d'autres types de relations.

Gianni : J'ai l'impression que la situation italienne a beaucoup changé par rapport aux années 1970-1980. Mais comment relies-tu ton intérêt pour Castoriadis avec les groupes de l'autonomie et les expériences italiennes où les courants (et pas seulement les négristes) étaient fortement léninistes ? Les groupes armés ont coupé l'herbe sous les pieds de tous, mais ils apportaient leur pierre à la construction du parti, eux aussi. Ça a fait terre brûlée, on paie encore le prix des conneries de cette époque...

Rafael : Il y a eu récemment des tentatives de récupérer Castoriadis pour "sauver le marxisme" (par exemple Latouche, Dardot et Laval, et pas mal d'admirateurs en latino-américains d'Illich). J'en ai discuté à l'époque avec Negri, qui a reproché à Castoriadis d'être trop psychologue. C'était entre nous un motif de désaccord important. Quand on travaille au Mexique, c'est un peu dans le sens de Freinet (mais aussi de Francisco Ferrer et de Tosquelles). On ne peut pas penser le nouveau à partir du passé, c'est par le faire qu'on aborde la question du projet social. Les jeunes Italiens des centres sociaux que j'ai rencontrés dans les années 80 m'ont amené à penser que les aspects les plus riches de leur mouvement ont été sacrifiés au bénéfice de l'affrontement du parti léniniste avec l'Etat.

Un autre concept de Castoriadis, c'est l'infirmité. Les processus de resignification. La Chaire essaie de se placer dans cet espace avant la politique.

Mon expérience en Europe a influencé notre travail au Mexique. Comment rapporter ça aux groupes indiens ? Il n'y a pas que des Indiens qui participent à notre initiative. Nous tenons à éviter de donner un point de vue définitif. Pas de théologie du déterminisme.

Amerigo : Mais Castoriadis n'aurait pas pu exister sans Marx et Heidegger. Il n'a pas suffisamment travaillé sur l'utopie, chose qu'a faite Miguel Abensour. Il y a beaucoup à critiquer chez Castoriadis, même si je l'admire vraiment. Autonomie et indépendance : c'est une question qui remonte à Hobbes, à Rousseau. L'autonomie est un concept politique, alors que l'indépendance a un côté naturel.

Rafael : Castoriadis est ma référence, mais je sais qu'il y a d'autres penseurs.

Amerigo : Il y avait aussi les conseillistes.

Eduardo : Castoriadis avait tendance à dénier tout ce qui n'allait pas dans son sens. L'utopie ne lui plaisait pas, pas plus que la tradition anarchiste. Il avait écrit un texte sur la liberté qui était très proche des idées de Bakounine, mais il ne pouvait le reconnaître. Certaines de ses positions montrent qu'il n'a pas entièrement rompu avec le marxisme.

Rafael : Je ne suis pas tout chez lui non plus, sauf qu'il reste ma référence. Il a écrit que le projet d'autonomie n'est pas une utopie.

Amerigo : Il ne citait personne. Comme si tout avait commencé avec lui. Son grand article sur le problème de la valeur défend une position pas très correcte. Castoriadis oublie l'école de Francfort, alors qu'Adorno a pensé l'altérité. Bref, ce n'est pas un maître absolu.

Rafael : Vis-à-vis du marxisme, Castoriadis fait une rupture véritable sur la question du déterminisme.

Amerigo : Il y a ambivalence sur cette question chez Marx.

Rafael : Dimension imaginaire, création radicale.

Eduardo : Dans le débat entre Castoriadis et Ricœur sur la création ex nihilo, la rupture n'est pas très claire.

Larry : Mon intérêt au départ était ce qui distinguait SouB d'autres groupes : cette idée que tous ces concepts s'appuyaient sur la notion de lutte autonome, d'auto-activité des travailleurs; que tout ça est ancré dans la pratique, qu'il s'agisse des ouvriers à l'usine ou de l'insurrection hongroise. Le problème pour nous aujourd'hui, c'est qu'on est un peu orphelins de cette perspective. Avec le temps, on est de moins en moins nourri par ce que produisait le mouvement ouvrier. Aujourd'hui, la réalité ne nous donne plus beaucoup d'éléments encourageants pour alimenter cette réflexion. Au Mexique c'est peut-être différent, mais pas ici en Europe...

Rafael : Bien d'accord.

Nicole : Avez-vous des contacts avec des courants critiques de l'étatisme de gauche en Amérique latine ? Ceux en particulier qui se battent pour la défense du « bien commun » ?

Rafael : Des Boliviens et des Vénézuéliens participent à nos séminaires, des gens assez critiques de cet étatisme. Concept de dictature de gauche. Nous avons à travers ces gens des contacts avec des courants ailleurs. Mais ce sont des gens qui travaillent de manière marginale. Grâce aux nouvelles technologies, on peut discuter avec des gens sur le terrain ailleurs en Amérique latine. On voudrait aborder le rôle du marxisme et la culture de l'engagement chez les universitaires, qui ont une situation assez privilégiée et un rapport assez ambigu avec les mouvements: ils se perçoivent comme porteurs de la vérité - l'académie engagée, en somme.

Eduardo : Un gros problème de l'Amérique latine, c'est l'hégémonie totale du marxisme dans les universités. Pourtant, la tradition de la région n'est pas marxiste. Le mouvement de réforme universitaire vers 1918 en Amérique du Sud n'était pas du tout marxiste. Ensuite, les enfants des immigrants sont devenus des universitaires et cela a débouché sur l'hégémonie marxiste.

Rafael : Il y a un secteur d'intellectuels engagés qui décident de ce qui se passe dans les universités. Des gens investis dans les mouvements mais en même temps installés dans la société.

Claude : Cela me gêne un peu qu'on parle des idées politiques en termes de tradition. C'est un regard tourné vers le passé. Dans quelle mesure la réflexion politique en Amérique latine prend-elle la mesure des transformations qui ont lieu en Europe, en Amérique du Nord... des pays entièrement lubrifiés par les nouvelles technologies. Sur l'insignifiance : que dirait Castoriadis en voyant aujourd'hui les énormes changements affectant les pays à la pointe ? Y

a-t-il les ressources chez lui pour penser cette évolution ? Sa pensée n'est en tout cas pas une tradition.

Rafael : Montée de l'insignifiance, absence de projet de société... quel rapport avec l'Amérique latine ? Il y a là-bas des mouvements intéressants de création de coopératives, comme en Colombie, où se développe une façon différente de vivre: pas de monnaie, échange de services. Les Etats laissent vivre des expériences comme ça, comme dans le cas des zapatistes. Il y a un médecin napolitain qui travaille depuis vingt ans avec eux. C'est un infrapouvoir qui transforme la société de façon souterraine. Est-ce que cela donnera une vision d'une autre société ? On ne le sait pas, mais des gens se familiarisent ainsi avec une pensée différente.

Claude : Certes, on peut diriger son regard vers ces expériences. Mais on peut aussi le tourner vers l'Euro 2016, la captation d'énergie que cela représente, la tétanisation d'un continent tout entier...

Eduardo : Il faut regarder vers ce qui n'existe pas encore.

Claude : Je ne suis pas convaincu. Dans les grandes mégapoles, ce qui se passe me rend pessimiste.

Rafael : Quand nous avons créé la Chaire, nous disions que nous prenions notre inspiration d'une autre société, alors que trois millions de Mexicains vivent du trafic de drogue.

Christian : Question empirique : quelle expérience faites-vous avec les travailleuses du sexe ?

Rafael : Un membre de la Brigada Callejera, dont les zapatistes sont à l'origine, a dit lors de notre première rencontre en 2011 à Mexico: « Je me fous de ce que dit Castoriadis. Je pense qu'il faut donner leur autonomie aux femmes. » Ces femmes étaient souvent renvoyées dans leur village d'origine, puis elles revenaient au bout de quelques mois. Il fallait leur donner la possibilité de faire autre chose. Dans les pays nordiques circule l'idée que ceux qui utilisent les services de ces femmes paient quelque chose de plus que le service lui-même, un genre d'amende. Au Mexique, pays pourtant très catholique, des gens disaient lors du séminaire : si ces femmes veulent exercer ce métier-là, elles doivent pouvoir le faire de façon "digne". J'ai eu des contacts avec des organisations en Espagne qui travaillaient sur le sujet et qui ne veulent rien savoir d'une professionnalisation du métier, par exemple. La plupart des femmes qui sont dans la prison de San Cristobal de las Casas sont des femmes accusées, mais pas forcément coupables, de trafic d'êtres humains en raison de leur activité de prostitution. Elles n'ont plus aucun lien avec leurs familles. Dans le travail de la Colectiva Cereza, lié à celui que nous faisons dans la Chaire, il s'agit de permettre à ces femmes d'acquérir un métier, avec un accompagnement psychologique. Il n'y a que deux groupes au Mexique qui interviennent auprès d'elles, dont le nôtre, grâce à Patricia Aracil et son équipe.

Claude : Une réponse possible à la question que je posais pourrait être : on ne sait pas ce qui va se passer, on ne le savait pas non plus il y a quinze ans et ce qui s'est produit a largement bousculé les pronostics que l'on faisait. On peut raisonnablement transposer ça et se dire qu'on est désarmés en matière de prévisions. On peut toutefois se dire que le pire est à craindre. Mais je n'en conclus pas au pessimisme, car je pense que ce qui compte c'est la résistance, quelle que soit l'évolution, car la résistance contient un autre monde – même si

nous avons le plus grand mal à formuler un projet de société. Les conseils ouvriers m'ont beaucoup intéressé, mais je ne vois pas en quoi ils peuvent nous servir aujourd'hui. Ce qui compte le plus actuellement, ce sont sans doute les significations qui s'expriment dans les luttes.

Eduardo : Moi, je crois à l'importance de la tradition. Les luttes produisent des idées qui ne disparaissent pas totalement, elles réapparaissent à certains moments. L'idée d'horizontalité qui s'est développée depuis les années 2000 dans toutes les luttes s'insère dans une tradition historique, elle n'est pas née ex nihilo.

Rafael : La spécificité de la tradition dans la société autonome: l'introduction de Jean-Louis Prat dans le livre Démocratie et relativisme: Débats avec le MAUSS (édition établie par Enrique Escobar, Myrto Gondicas et Pascal Vernay, Mille et une nuits, Paris, 2010, p. 142) parle d'une institution exceptionnelle, dont le sens est l'ouverture à l'altérité.

Amerigo : Reste à la trouver, cette institution. ??? le socratisme : il n'y a pas de réponse ultime.

Claude : Mattick, qui était marxiste, n'a cessé de s'intéresser aux luttes, et dans un texte publié chez Spartacus dans le livre Le marxisme hier, aujourd'hui, demain, il dit qu'il n'y a aucune raison que les expériences ouvrières ne tirent pas des leçons de l'expérience et, quelques pages après, que ce qu'une génération a fait, la génération suivante l'oublie. Il était visiblement face à un problème qui le dépassait, et qui nous dépasse aussi.

Eduardo : Après la mort de Franco, les jeunes disaient : attendez, grands-pères, nous arrivons. Il y a presque toujours un saut de génération. Les gens jeunes me parlent comme si le monde avait commencé avec eux. Or tout le monde travaille sur la terre qui a été labourée par ceux qui ont vécu avant.

Christian : Chaque génération a l'impression que tout est neuf, et c'est en partie vrai, mais en partie seulement. Travail, pratique et théorie.

Rafael : Toutes les sociétés s'autoconstituent, mais certaines le font de façon consciente. Une génération qui pense que le monde a commencé avec elle, c'est un retour à un monde sans contradictions. Cela n'a rien à voir avec le faire des personnes. Dans ce sens, à travers mon travail et ma pratique, j'ai essayé de développer une « clinique de l'altérité ».

Clara : David vient de faire une présentation à Athènes sur le rapport entre le concept de montée de l'insignifiance chez Castoriadis et celui de la barbarie dans la revue Socialisme ou Barbarie. On connaît le rôle désastreux des Etats-Unis vis-à-vis de l'Amérique latine et ailleurs. Mais il faut signaler que le mot le plus recherché sur Google par rapport à la campagne électorale actuelle est socialisme : le pays se met à parler de socialisme.

David : J'ai parlé dans [cette présentation](#) des figures contemporaines de la barbarie. Il faut les analyser. Et il y a aussi des réponses, dans la résistance mais aussi dans la Chaire inter-institutionnelle, où l'on peut associer un espace à un sens. Une action pédagogique où l'on questionne ce qu'on fait en le faisant, où l'on examine ce que l'on a fait tout en se demandant où l'on veut aller. 70 personnes, c'est rien à l'échelle du continent sud-américain, mais y viennent des gens qui sont inscrits dans l'action et qui vont communiquer leurs réflexions à d'autres. Avec les nouvelles technologies, ça peut s'étendre partout où il y a des hispanophones.



\*\*\*

Prochaine réunion : le 23 septembre. Le thème reste à proposer.